

Rapport au sujet de mon emprisonnement en 1944. (A. Greindl)

A la demande du colonel Paul BIHIN, administrateur de la Sûreté de l'Etat, je relate ci-après mes séjours à la citadelle de Perpignan et à la prison de Fresnes.

Trahi par un guide en franchissant la frontière hispano-française le 23 avril 1944, je suis tombé dans une embuscade de douaniers allemands à 4 heures du matin. Ils m'emmenèrent immédiatement à leur poste où l'on fit venir un personnage de la gestapo de Perpignan pour un interrogatoire préalable. Celui-ci se passa sans trop de coups mais avec de solides promesses pour l'avenir ! A 6 heures de l'après-midi, je suis conduit à la gestapo de Perpignan, d'où, pieds et mains liés, je fus mené à 11 heures à la citadelle. La journée entière se passa sans autre nourriture qu'une demi-tasse de café froid – ces messieurs s'étant partagé le chocolat trouvé dans mes poches, en buvant une bouteille de vin en l'honneur de ma capture. Ma cellule était la 4^{ème} de sept voisines donnant toutes sur le même couloir, éclairé à l'extrémité par une fenêtre. C'est de celle-ci que nous venaient air et lumière par une ouverture au dessus des portes. A certaines heures l'on bénéficiait également de la lumière d'une ampoule électrique individuelle.

La cellule, dont les murs étaient en briques nues jadis blanchies à la chaux, carrelée, avait 10 pas de long sur 3 de large et comprenait un lit de bois avec paille et 2 couvertures, une planche pour les objets, un escabeau, une écuelle, un gobelet, une cuiller et un seau innommable qui était une vieille boîte ayant du contenir

jadis une dizaine de kilos de confiture. L'odeur de ce seau rouillé était aussi désagréable à supporter que la compagnie dévorante des puces innombrables.

Chaque matin, vers 6h30, les occupants des 7 cellules, qui en somme, étaient de vrais cachots, allaient ensemble au lavoir – où en moins de 3 minutes au cri de « vite vite » il fallait être débarbouillé, avoir passé au lavatory (une planche au dessus d'une grand bassine) et avoir vidé et rincé son seau !

A 7 heures, on recevait un quart de litre de café et vers 9 heures si le gardien était bien disposé, les 7 voisins allaient tourner en rond dans la cour de la citadelle durant un quart d'heure. Cela fait, les distractions de la journée étaient terminées et l'on était enfermé jusqu'au lendemain.

Vers 11h30 on distribuait un bon tiers de litre de soupe, généralement des légumes et quelques pâtes – mais accompagnés de beaucoup d'eau – d'une fois à l'autre, la Croix-Rouge essayait un petit supplément, fromage ou sardine. Vers 3h30 on passait le souper, un quart de litre de thé ou café (!) avec environ 200 gr de pain K, parfois on y joignait une cuiller de confiture.

Le régime alimentaire, pour des étrangers sans relation extérieure et inconnus de la Croix-Rouge comme c'était mon cas était plus affaibli que celui des autres détenus qui pouvaient heureusement recevoir des colis. Leur grande compensation résidait dans le fait que les conversations étaient aisées et remplaçaient la lecture inexistante et la marche en cellule quasi impossible. Le + clair du temps s'écoulait donc étendu sur la paillasse à causer avec les voisins ou à sommeiller.

Le 25 avril, la voiture de la gestapo m'emmena menottes aux mains en ville pour l'interrogatoire. Deux allemands dont un parlait français s'occupèrent de moi. Dès mes premiers mots, l'un des deux grand et fort, aux mains énormes, bien que ne comprenant pas ce que je disais, me donna une volée de gifles et coups de poings dans la figure et sur la tête et me prenant pas les cheveux, me tapa la tête contre le mur, menottes aux mains derrière le dos, j'avais peine à garder l'équilibre. Ce préliminaire achevé, ils m'interrogèrent à nouveau mais cette fois en dactylographiant mes réponses. Une page n'était pas tapée, qu'ils renoncèrent à paraître me croire davantage et me firent monter au grenier. Là, déculotté, menottes mises par devant, agenouillé devant une chaise, je fus fouetté du haut des fesses jusqu'aux mollets à l'aide d'une ceinture terminée par a boucle par l'un de mes interrogateurs tandis que l'autre m'étouffait d'un bâillon. Comme je n'avais pas estimé nécessaire de crier lorsqu'ils se relayaient, je pus tenir le bâillon moi-même et aussi respirer à l'aise et m'éponger pendant que le second de ces messieurs, de toute sa vigueur renforçait le travail de son collègue. Ils ne s'arrêtèrent qu'à la lime de résistance des chairs – je saignais peu mais pu à peine repasser mon pantalon, mes cuisses et le derrière ayant doublé de volume. IL me fallut trois jours pour avant de pouvoir croiser les pantalons sur le genou à cause de la nouvelle épaisseur des cuisses – six semaines après les traces avaient à peu près disparu et actuellement je ne ressens une gêne qu'après être resté quelques temps assis dans la même position. Cet exercice terminé, ils me demandèrent si cela faisait du bien et j'eux le tort de les inciter à une autre séance en répondant simplement que je

regrettais de leur avoir donné aussi chaud. Du grenier, nous descendîmes alors à la cave, où je fus suspendu par les menottes fixées et balancé d'avant en arrière. Finalement la corde se détendit et mes pieds touchant le sol, ils me dépendirent pour recommencer l'opération. Cette fois après un certain temps, à l'approche de l'évanouissement, je le simulai. Détaché et jeté sur le sol, la tête sur un tas de poussière de charbon, je reçus en une fois sur la figure un seau d'eau savonneuse qui traînait là. Je dus me relever, mais pour quinze jours fut sourd de l'oreille gauche qui avait reçu tout le choc de l'eau. Actuellement encore, je ne puis guère porter un objet lourd sans ressentir une forte gêne dans les épaules. Mes interrogateurs devant ma persévérance simulèrent alors qu'ils allaient m'achever. Malgré mes dénégations, ils me bandèrent les yeux et m'accordèrent 5 minutes de réflexion- minutes après minutes ils annonçaient le temps qui me restait pendant que je récitais mon acte de contrition et m'en remettais au Seigneur. Ils armèrent leurs revolvers avec bruit et à l'expiration de la dernière minute me demandèrent si je n'avais pas une dernière volonté à exprimer. Comme je me prétendais anglais, je songeai à faire avertir ma fiancée à Londres, de façon à aviser mon service là-bas. L'un des allemands me prêta son porte-plume et je notai « miss Anne Bonse (?), 22 Pelham crescent London Surey » en lui faisant remarquer l'excellence de sa plume américaine. Ils m'assurèrent que dans les trois jours la Croix-Rouge de Genève serait avertie- Anne de Bousies au courant, on saurait ce que j'étais devenu. L'âme en paix, j'attendais donc l'expiration des 3 dernières minutes qu'ils m'accordèrent encore, les yeux à nouveau bandés... et la farce fut

jouée ! Lorsqu'ils m'enlevèrent le bandeau, j'eus un vrai moment de joie à les voir rougir devant mon air de profond mépris pour leur stupidité. Bien que je me disais qu'il n'eut pas été intelligent de tuer la poule aux oeufs d'or, je ne m'étais guère senti à mon aise, mais jouant au britannique que je me devais d'en montrer l'impassibilité. Nous remontâmes au premier étage et tout en actant mes mensonges consciencieusement, ils ne firent plus que m'ouvrir les jambes à coups de pieds. Je fus évidemment ramené trop tard pour le reps, mais fut cependant conduit chez l'infirmier. C'était un catholique absolument opposé aux manières nazies et l'affectueuse façon dont il tenta de me soigner me mit, à ma fureur, les larmes aux yeux ! Je ne sais ce qu'il est devenu, mais tous les détenus l'estimaient beaucoup car il mettait tout en œuvre pour leur venir en aide. Il vint plusieurs fois me chercher dans ma cellule pour me soigner et parvint à arrêter les furoncles que j'eus dans le cou à la suite des coups que j'y avais reçus. Il me soigne également l'oreille qui ne cessait de suppurer et me rendit l'ouïe en 15 jours. Le lendemain, je fus de nouveau conduit à la gestapo. Ils me menacèrent de piqûres aux endroits sensibles, puis m'offrirent d'entrer à la gestapo sous prétexte qu'ils avaient besoins de gens aux nerfs solides. Après discussions avec leur chef, un gros molosse également, ils décidèrent d'arrêter leurs efforts et de me transférer à Paris. Je fus donc réintégré à la citadelle sans avoir eu à subir autre chose que gifles et coups de poings nombreux. Le lundi 2 mai fut l'occasion d'un grand évènement : on nous mena à la douche ! C'est à ce moment qu'on devait faire sa lessive, mais on n'avait

même pas le temps de se laver soi-même ! En principe, l'on passait toutes les semaines à la douche.

Le 3 mai, grand branle bas : départ d'une soixantaine de détenus pour Paris. On nous aligna, on nous compta, on nous appela, on nous bouscula et finalement on nous empaqueta dans un wagon de troisième classe avec un garde armé d'une mitrailleuse devant chaque compartiment. Nous avons reçu une ration de pain K pour le voyage. Partis à 2 heures de l'après-midi, nous arrivâmes à la gare d'Austerlitz à Paris le lendemain à 6 heures du soir. Je fis le voyage attaché par un pied à un détenu et par une menotte à un autre. C'était excessivement pratique pour se rendre au lavatory et surtout pour y opérer !

Tandis que tous les autres détenus étaient envoyés à Compiègne, un aviateur américain Eduard Russel MORIARTY et moi fûmes conduits à Fresnes. Ce n'est que le 7 au matin qu'on nous sépara. Il fallut jusqu'alors pour nous doucher, passer nos vêtements à l'étuve et mettre nos affaires au greffe. Notre première nuit se passa avec un attaché au cabinet de l'ambassadeur de Brinon, Raphael di MAZELLA, un Corse – il avait combattu sur le front russe, y avait eu les pieds gelés – il était arrêté par erreur malheureusement, espérant en obtenir qu'il avertisse l'Ambassade de Belgique à sa sortie, j'échangeai avec lui mon splendide imperméable contre son innommable pelure qu'il avait retirée des décombres de sa maison récemment bombardé. Ce sot croyait encore à la victoire allemande et nous eûmes une orageuse discussion, mais intéressante néanmoins.

Je fus enfermé dans la 3^{ème} division dans la partie réservée aux personnes de marques ! Cela s'appelait

Zwinge. De multiples portes dûment munies d'épaisses serrures y donnaient accès. Il n'y avait que 32 cellules en 2 étages. Un silence monacal y régnait. Les gardiens étaient chaussés de pantoufles. Ma cellule de dimension usuelle était coupée à son premier tiers par une grille, de façon à permettre au gardien d'entrer sans risque. La nourriture était passée au travers des barreaux. La lumière y brûlait de jour comme de nuit, dans l'intervalle entre les deux portes, une lucarne opaque donnait un soupçon d'air et il y avait juste moyen d'apercevoir un morceau du ciel. Le confort y était grand, un drap de lit, une table, un escabeau et surtout un cabinet avec une chasse ainsi que l'eau courante ! Quant à la nourriture, le pain était meilleur et la soupe de midi souvent plus consistante que celle de Perpignan. Après un mis, je reçus un colis de la Croix-Rouge française, j'en reçus trois en tout, et avec quel plaisir !

Il y avait moyen de marcher 7 pas en long dans cette cellule et je me forçais à marcher environ 4 heures par jour. Il y avait douche une fois par mois et une promenade dans un préau réservé à une personne ¼ d'heure par semaine, parfois deux fois.

Le 8 mai, j'eus mon premier interrogatoire, emmené en « panier à salades » à 8h ; d façon à être pour 9 heures au 84 avenue Fosch à la Geheim Feldpolitzei. C'est à la chambre 12 je crois que j'eus à faire à un interrogateur, excessivement poli qui s'évertue consciencieusement à transcrire mes déclarations. Il y passa cette 1^{ère} matinée et celle du 11 mai, mais finit par me dire que son supérieur n'estimerait peut-être pas que mes déclarations correspondaient à l'entière vérité et qu'il déciderait peut-être de me contraindre à d'autres déclarations...

Le lendemain, 12 mai donc, je fus ramené dans son bureau et il me demanda si je maintenais mes déclarations. Sur mon affirmation, il téléphona à un Français qui vint peu après me chercher. On m'emmena menottes aux mains et lunettes noires aux yeux dans une Citroën jusqu'à un hôtel Rothschild où au rez-de-chaussée il y avait un ex-confortable fumoir avec une cheminée à feu ouvert jouxtant une salle de bain. On y avait amené un lit sur lequel beaucoup ont dû être torturés...

Je fus aux prises avec un Allemand féroce aux yeux jaunes et trois Français. L'Allemand avait longtemps vécu aux Etats-Unis et s'en vanta. Il avait le type parfait de gangster, tandis que les Français étaient visiblement des souteneurs. J'eus cinq minutes de réflexion durant lesquelles le feu de bois fût attisé, la baignoire remplie d'eau froide et de fines baguettes coupées dans le jardin. J'eus ensuite à me déshabiller, eus les pieds liés solidement l'un à l'autre et les menottes au dos. Incapable de marcher je fus transporté dans la salle de bain et tête la première basculé dans la baignoire. Lorsque je parvins à me redresser et tentai de mettre la tête hors de l'eau, ce fut en vain... on la maintint sous l'eau jusqu'à ce que l'idée me vint de ne plus bouger. Alors seulement on me laissa un peu respirer avant de me repousser sous l'eau plusieurs fois ainsi on me permit de reprendre mon souffle jusqu'à ce qu'enfin on m'extraie de la baignoire. Heureusement j'avais les cheveux fort longs car c'est par les cheveux que je fus empoigné et traîné jusque dans le fumoir. Comme je claquais des dents au point que je ne pouvais parler, glacé réellement jusqu'à la moelle, pour rétablir la circulation du sang ils

me rouèrent de coups et brisèrent sur mon dos et tout le corps un bon nombre de leurs baguettes... Sur ma persistance à prétendre que je n'avais dit que la vérité on recommença l'opération deux fois encore. Après le troisième bain, ils s'intéressèrent au feu de bois... J'avais le cerveau absolument vide et ne songeais qu'à une chose, à arrêter la séance. Ils m'expliquaient que certains étaient restés quinze jours avec une séance toutes les deux heures avant d'être emmenés au cimetière...

J'eus alors réellement une inspiration du Saint-Esprit et simulant la lâcheté, commençai à avouer toute une histoire, entièrement nouvelle mais aussi fausse. Cette fois elle était plausible bien qu'absolument incontrôlable. Mon esprit était brusquement redevenu clair et j'eus la satisfaction de jouer le rôle assez bien pour être cru. Au point même qu'ils ne doutèrent pas de ce que j'ignorais le code du film et la destination des lettres d'introduction qu'on avait trouvées sur moi. Ce film contenait toutes les adresses que je devais contacter, mais je prétendis que l'on m'avait confié un courrier à remettre à celui qui serait venu me chercher de Paris, averti d'Espagne, dont je ne connaissais donc pas l'adresse. Quant à celle où je me rendais, je l'ignorais aussi puisque cela dépendait de mon guide. Du « Fuerher » (grand chef) qu'ils croyaient avoir pris et que d'après leurs informations devait se mettre en apport avec divers services, ce qui ma foi était assez vrai, ils n'eurent plus entre les mains qu'un pauvre petit subalterne ignorant et sot...

Je regagnai ma cellule et dus attendre deux jours avant qu'un infirmier vienne me panser le menton seule blessure qui nécessitât vraiment une agrafe, mais évidemment on ne m'en mit pas, c'était du reste trop

tard. Je dois avouer que le soir j'eus enfin la réaction du bain froid et me sentis étonnamment revigoré !

Ils avaient réellement l'art de maltraiter leurs patients sans les abîmer définitivement du moins lorsqu'il s'agissait de séances d'un degré disons secondaire.

Je ne fus reconduit que le 25 mai au 84 avenue Foch, mais ce fut un autre interrogateur encore qui acta les déclarations que j'avais déjà faites à l'hôtel Rothschild. IL m'offrit de nombreuses cigarettes durant l'interrogatoire et fût également très aimable. Il ne me cacha pas que la peine de mort m'attendait en Allemagne vraisemblablement. Ce fût mon dernier interrogatoire, il dura toute la journée.

J'eus quelques amusantes distractions au cours de ces conversations comme on me demandait si je connaissais Charles de Hepaie (?), Raoul dit Christian etc. on me demanda également si je connaissais un certain Albert ! (Moi-même)

Une autre fois comme je me prétendais le fils d'un maître d'hôtel et d'une femme de chambre on me déclara que je n'en avais pas l'aspect ! Ce à quoi je répondis que mon père était le fils naturel d'un comte ! Tout cela le plus sérieusement du monde était assez distrayant. J'avais eu amplement le temps de revivre en pense toute mon existence imaginaire que j'avais dûment bourrée d'incidents vraisemblable et de personnages de fantaisie, amis d'enfance etc.

Le trajet en panier à salades était très appréciable car durant les périodes d'attente on échangeait les nouvelles que dans mon quartier on n'entendait absolument pas. Les femmes étaient surtout admirables et d'un moral remarquable.

Dès la fin mai, j'eus deux livres à lire par semaine, souvent édifiant. Durant tout le mois de juillet, par exemple, je pus conserver l'Imitation de Jésus-Christ, attrapée par hasard et que je préférais relire plutôt que de parcourir d'insipides romans policiers auxquels il manquait toujours des pages !

Ce n'est qu'en août que j'eus enfin, après je ne sais combien de demandes, la visite de l'aumônier qui me confessa et me donna 2 fois la communion. J'en ai toujours entendu dire beaucoup de bien. Je souffris énormément pendant deux mois d'une dent de sagesse qui se décomposait mais je ne pus jamais aller chez le dentiste.

Le 6 juin, D Day, j'entendis hurler à 10 heures du matin que les alliés avaient débarqués sur les côtes françaises, belges et hollandaises et entre autres à Dixmude, port important des Pays-Bas !

Le 8 juin, grand mouvement, on évacua mon quartier dans une partie moins secrète – on faisait de la place – Je fus ainsi transféré au premier étage de la 3ième division. Il y avait 5 étages dont les premiers étaient réservés aux détenus mis au secret.

Ma cellule était normale de dimensions ; en huit jours, j'y avais exterminé les puces ! Une grande fenêtre l'éclairait et je pus ainsi souvent admirer les bombardements de l'aérodrome de Villacoublay et malheureusement voir également abattre trois bombardiers... Ces bombardements étaient accompagnés de Marseillaise et de « *God save the King* » hurlés à pleins poumons !

Le mur du côté des sanitaires était couvert de champignons et suintait sans arrêt. Le sucre que l'on

recevait de la Croix-Rouge fondait en 4 jours tellement il y faisait humide !

Les nouvelles pour la plupart fantaisistes étaient criées 3 fois par jour par les nouveaux venus que l'on incarcérait au rez de chaussée. L'espoir de la libération allait croissant ... Mais bien des convois partirent encore pour l'Allemagne.

Le 15 août toute la journée et toute la nuit des détenus furent appelés et partirent. Ce fut le dernier convoi et j'appris par la suite que j'eus dû en faire partie. Toutes mes affaires du greffe partirent par ce dernier train !

Le 17 août à 6 heures du soir, on réunit tous ceux qui restaient en tant que prisonniers politiques, on fit l'appel de 322 noms, dix ne furent pas appelés et j'en étais, on nous ajouta à la liste et on nous annonça que le lendemain nous serions remis à la Croix-Rouge française, sous couvert de la Croix-Rouge Internationale et libérés !

Le 18 août au matin donc, nouvel appel, cette fois, j'étais le seul oublié encore une fois. Je fus ainsi le 332^{ème} et dernier !

Au greffe, on constata que les objets personnels avaient été expédiés par le dernier train du 15 !

Sous le nom d'Emmanuel de Vuyst, né le 20 décembre 1906, je fus donc en liberté.